

24 Sycamore Street

M. Leonard fut la dernière personne à voir Linsey Hart, dix-sept ans, avant qu'elle ne disparaisse dans la moiteur bleutée d'un matin de fin d'été. Assis sur le tabouret de piano laqué noir devant la baie vitrée, il jouait les *Scènes d'enfants* de Schumann tout en fredonnant la mélodie. La fenêtre était à peine entrouverte, mais il pouvait sentir l'odeur humide du trottoir tandis que le soleil se réverbérait sur les flaques, vestiges des grosses averses de la nuit. Il maintint ses doigts au-dessus des touches pour écouter le silence entre chaque pièce. Il aimait l'absence de son autant que la musique.

La veille au soir, alors que les lampadaires répandaient leur lueur orangée, il avait entendu Linsey murmurer au téléphone, avachie sur la chaise à bascule en osier, dans la véranda ouverte sur le jardin, ses longues jambes curieusement repliées sous elle tel un scarabée bizarre.

«Je ne peux pas, avait-elle dit, ils vont s'inquiéter.»

M. Leonard n'était pas un espion, il était juste sujet aux insomnies. Pourtant il faisait tout ce qu'il fallait : il ne buvait pas d'alcool, marchait, faisait du vélo, prenait du lait chaud, lisait (mais rien d'exigeant) ; le lit, c'était seulement pour dormir, et bien que l'ouvrage sur le sommeil affirmât que *le lit c'est pour dormir et faire l'amour*, M. Leonard n'avait pas à s'inquiéter de cet éventuel facteur de trouble à présent. Il laissait ses fenêtres ouvertes. Les cigales chantaient à un

rythme soutenu ; même sur le point de mourir elles persévéraient, même en lançant leur ultime appel à la procréation elles stridulaient *presto marcato*.

« Je l'ai, avait dit Linsey, *sotto voce*, je l'apporterai. »

Puis elle était rentrée chez elle, sa longue queue-de-cheval se balançant entre ses omoplates, le laissant errer seul dans sa maison, à la recherche de solutions pour dormir.

Le matin se leva. M. Leonard s'était endormi dans un fauteuil qui sentait l'huile de lin et le savon glycéринé. Il s'assit au piano ; c'était toujours la première personne à laquelle il parlait en se réveillant. Il joua la *Barcarolle* de Chopin et le premier mouvement du premier concerto en si bémol mineur de Tchaïkovski. Il était presque cinq heures ; M. Leonard le devinait à la pâle lumière du jour et au frémissement des gouttelettes de rosée se déposant sur les pelouses. Il entama le deuxième mouvement, puis marqua une pause.

M. Leonard s'était remis à jouer lorsque Linsey sortit de chez elle dans l'éclat bleu du petit matin, passant ses longs cheveux – blond cendré, disait-elle, mais ils avaient des reflets mica, presque argentés – derrière ses oreilles. Elle retint le groom de la porte à moustiquaire pour éviter qu'elle ne gémissse et ne claque en se refermant. Il était cinq heures et demie. M. Leonard la voyait sans avoir besoin de la regarder. Voilà quelque chose que tout le monde ignorait à son sujet. Pourtant les gens savaient ou croyaient savoir beaucoup de choses sur son compte. Par exemple, qu'il était célibataire et vieux – en réalité il avait soixante-deux ans ; cependant les enfants l'avaient simplement rangé dans la catégorie « personnes âgées qui font un peu peur », mais qui donnent énormément de bonbons à Halloween et sont par conséquent tolérables. Ils savaient qu'il vivait dans la maison où ses parents avaient vécu et étaient morts, où sa tante avait vécu et était morte, où une ribambelle de petits chiens, des bergers

des Shetland le plus souvent, ou des terriers d'Écosse, avaient vécu et étaient morts, à l'exception du dernier, Clair de lune. Clair de lune tenait son nom d'une sonate, mais la plupart des voisins n'y avaient vu que l'appellation ultraromantique qu'un vieux bonhomme avait donnée à son chien à l'œil malade. Clair de lune fut empoisonné et mourut dans le jardin des Hopsmith. Nombre d'adolescents furent soupçonnés de l'avoir tué, mais le mystère ne fut jamais élucidé.

Ils savaient qu'il était prof de musique, qu'il avait enseigné quelques années au collège, puis au lycée pendant un an, jusqu'à ce que des coupes dans le budget et son cancer secret du côlon ne le poussent à prendre sa retraite. Il se fit opérer une première fois, et ne put jouer durant une semaine ; naturellement, manger devint encore moins agréable que cela ne l'avait été jusqu'alors. Toutefois il était en vie malgré les sinistres prévisions du docteur Meade, qui l'appela personnellement après que M. Leonard eut dit à la réceptionniste, puis à l'infirmière, puis à nouveau à l'infirmière à l'occasion de plusieurs conversations téléphoniques, qu'il ne ferait pas de rayons. Il préférait laisser repousser la tumeur ; de toute façon la mort revenait toujours, un lent dépérissement des cellules, des organes tout entiers, jusqu'au sublime anéantissement final. Ce n'était pas un combat dont il pourrait sortir vainqueur, et il refusait d'infliger à son corps les blessures d'une telle lutte. Il n'avait pas si mal que cela, sauf au moment de la digestion ; une douleur sourde le prenait alors, une contraction, une bousculade dans ses entrailles. Tant qu'il pouvait jouer, tant qu'il avait assez d'argent, assez de thé au jasmin pour les après-midi, et qu'il pouvait ramener des livres de la bibliothèque – alternant consciencieusement fiction et non-fiction – chaque mercredi dans le panier de sa bicyclette. C'était un vieux vélo de femme, celui de sa tante, la sœur de son père, même si en vérité elle s'en était peu

servi ; la chaîne était complètement rouillée lorsqu'il l'avait sorti pour la première fois de la remise.

M. Leonard avait donné des leçons particulières durant quelques années, à des enfants dont les parents ne voyaient manifestement pas d'un mauvais œil ses cardigans élimés et sa façon de regarder les gens de biais. Ils déposaient dans l'entrée de sa maison victorienne leurs rejets soigneusement coiffés, pour qu'ils se cultivent sans peine. Puis les élèves cessèrent de venir. M. Leonard jouait du piano parfois tôt le matin, parfois tard dans la nuit, tantôt passionnément, tantôt avec une langueur qui se répandait dans tout le quartier comme un nuage de pollen et de parfum poussé par le vent. À une ou deux reprises, des gens fortunés qui venaient d'emménager en faisant refaire leurs cuisines avec des chambres froides et des gazinières à dix feux avaient appelé la police pour se plaindre du bruit. Rachmaninov. Brahms. Liszt n'était jamais un problème ; Liszt faisait danser les enfants sur les trottoirs ou les berçait tendrement dans leurs rêves. D'habitude, les policiers ne faisaient rien. Ou bien ils sonnaient et demandaient à M. Leonard de bien vouloir fermer sa fenêtre, ou au moins de jouer *pianissimo* (il s'agissait là d'une blague avec Beau, le policier qui vivait à deux pas de chez lui, dans Pine Street ; c'était le seul terme « musical » qu'il connaissait : Beau avait été l'un des élèves de M. Leonard au collège), pour moins déranger. M. Leonard leur faisait du café dans une cafetière à piston. Souvent les policiers s'arrêtaient le lendemain après-midi pour en boire une autre tasse. Ils s'asseyaient sur les larges marches marron du perron de la maison de M. Leonard, comme pour monter la garde.

Linsey savait quelque chose sur M. Leonard, quelque chose qu'elle avait raconté à son petit ami Timmy, qui normalement ne l'était plus depuis qu'Abigail avait convaincu sa fille de rompre avant de partir en fac. Puisque Timmy

allait à Berkeley, en Californie, et elle à Cornell, dans l'État de New York, cela ne servait à rien de se faire souffrir à cause de la distance. *Vous êtes trop jeunes pour être sérieux*, l'avait-il entendue lui dire, sur leur véranda.

Linsey avait donc raconté à Timmy que M. Leonard jouait parfois du piano dans une tenue incongrue. Elle n'avait pas ri, la chère petite. Quand on pense que les McGuire, juste à côté, sortaient chercher leur journal en pyjama, avait-elle poursuivi. Que parfois Mme Copper donnait le sein à son bébé dans le jardin. En s'agenouillant sur l'accoudoir d'une des chaises Adirondack de la terrasse à l'arrière de chez elle, on pouvait la voir soulever son chemisier – Linsey ne voulait pas espionner, il se trouve qu'elle avait surpris son demi-frère Cody dans cette position compromettante. Ce que Linsey savait sur M. Leonard, c'était que parfois il jouait tard la nuit, enfin plutôt au petit matin, en robe de bal bustier en satin bleu – sa peau blafarde s'étalant au-dessus du tissu comme de la dentelle rajoutée – ou avec quelque chose d'encore plus étrange : une robe de mariée un peu jaunie, qui, s'était dit Linsey, avait sans doute appartenu à sa mère.

M. Leonard vit Linsey sortir de la poche de son jeans un bout de papier qu'elle déplia. Il se tut – il se rendait compte qu'il fredonnait seulement lorsque tous les sons s'éteignaient, mais il se consolait en se disant que Glenn Gould aussi chantait en jouant, comme s'il conversait avec le piano –, et il entendit Linsey soupirer en lisant le papier, avant de le replier, de le scotcher sur la prétentieuse boîte aux lettres en fer que son beau-père avait installée sur leur véranda, au sommet d'un gros poteau. Elle ferma le clapet en coinçant le papier dans la fente.

Linsey portait une veste en jean trop large pour ses frêles épaules et trop chaude pour le mois d'août. M. Leonard avait toujours trouvé qu'elle ressemblait à un chardonneret, petit

oiseau aux os creux, rapide et déterminé quand il vole, mais un peu lourd quand il se perche sur les branches. Elle avait emménagé avec sa famille à côté de chez lui lorsqu'elle avait trois ans; M. Leonard était encore professeur, et s'était imaginé qu'elle serait peut-être un jour son élève; ainsi, il s'était intéressé à elle, petite créature tranquille. À l'époque, elle était toujours coiffée comme sa mère. Elle se faisait des chignons avec des baguettes de chez Golden Lee, le restaurant chinois où sa famille commandait à manger tous les samedis soir. Ils dînaient sur leur véranda, et M. Leonard sentait l'odeur de leur repas par sa fenêtre: des effluves de porc aux champignons, de poulet à l'orange, de sésame et d'huile piquante lui parvenaient telles les bribes d'une conversation. M. Leonard n'aimait pas s'asseoir pour manger. Il aimait bouger, prendre un morceau dans l'assiette soigneusement préparée qu'il posait sur le comptoir de sa cuisine, et aller chercher le journal. Prendre un autre morceau et vider le lave-vaisselle. Un autre encore, et nourrir le chien, quand il en avait un. S'il ne s'asseyait pas, il n'avait pas besoin de penser qu'il mangeait, pas vraiment; pas besoin de penser qu'il mangeait seul.

Durant les premières années, et durant les dernières, la famille de Linsey vécut en paix. Entre-temps, après la mort du garçon, ils étaient devenus bruyants et irascibles. À force d'avoir pleuré sur la banquette devant la fenêtre qui faisait face à la maison de M. Leonard, en haut des escaliers, Linsey avait le visage couvert de plaques rouges. Sa chambre ne se trouvait pas de ce côté, donc il avait l'impression qu'elle ne dormait jamais. Il entendit les hurlements de monsieur et madame, qui se criaient dessus comme des chats se battant pour leur territoire; il ne vit pas claquer la porte d'entrée, mais aperçut le dos de M. Hart enveloppé dans son manteau matelassé, large et voûté tel un ours, lorsqu'il quitta la maison d'un pas raide. Le vitrail de la porte – des panneaux à motifs

floraux sertis de fils de plomb et de minces baguettes de bois – attendit que M. Hart démarrât sa Volvo, mais avant que ce dernier n’ait le temps de faire marche arrière dans l’allée encore gelée, il se brisa, les éclats de verre tombant bruyamment sur le plancher de la véranda. Plus tard, M. Leonard aperçut Linsey les ramasser un à un, les examinant pour trouver des réponses. Il avait eu envie d’ouvrir sa fenêtre, de lui crier *attention*, mais bien entendu il s’était abstenu. Elle avait huit ans, l’âge qu’avait M. Leonard lorsque sa propre famille s’était fanée comme un éventail fatigué. Puis le père de Linsey avait déménagé, et un nouvel homme était arrivé.

M. Leonard observa la famille; c’était comme regarder un champ en jachère qu’on laboure et assainit pour le replanter. Le beau-père installa une nouvelle porte, et, seul, transporta l’ancienne – lourde, massive, et en chêne, elle avait été rafistolée avec du carton – dans la rue pour que le service des encombrants vienne les débarrasser. Puis, un mois d’août, les jumeaux naquirent: Toby et Cody, un brun et un blond. Cody était chauve au début, puis ses cheveux poussèrent, blonds comme les blés – un blond qui donnait spontanément envie de les toucher. Au supermarché, lorsque les gens arrivaient à hauteur du chariot de sa mère, ils faisaient glisser ses mèches entre leurs doigts, sans même s’en rendre compte. Puis, à l’adolescence, Linsey eut un petit copain. M. Leonard l’avait bien aimé au début; Timmy était un de ses élèves: il avait le sourire facile, les épaules larges, les yeux marron, et un rire agréable à entendre. Il riait d’ailleurs beaucoup durant les leçons. En revanche, il ne travaillait pas. Il avait une bonne oreille pourtant, et savait reproduire des mélodies note par note, mais n’avait aucune envie d’explorer les moindres fibres de son être à la recherche de son talent. C’était ainsi pour la plupart des gens. Ils savaient rassembler les éléments, les tresser

mécaniquement, et prendre du plaisir à jouer de cette façon, même s'ils étaient incapables de se produire en public. Jouer avec plaisir, c'était déjà quelque chose : un enfant athlète devenu adulte court peut-être un peu plus vite que les autres pour ne pas rater son train de banlieue. Mais le vrai talent – celui qui submerge, qui fait qu'on ne joue pas par choix mais par nécessité une fois la technique acquise, même si certains ne poursuivent pas au-delà de l'université, ils sentent toujours la musique dans leurs doigts et leurs bras, tels des membres fantômes –, ce talent-là était rare.

M. Leonard les avait vus rompre par la fenêtre. Linsey s'était penchée vers Timmy, avait touché son visage, puis s'était dégagee, les doigts d'abord, puis les bras ; elle avait ensuite quitté le canapé d'osier et s'était assise dans un fauteuil, seule. Il les vit s'embrasser pour se dire au revoir, comme ils le faisaient toujours, leurs bouches s'imbriquant telles les roues d'un engrenage. Seuls leurs corps disaient la vérité, demeurant à distance l'un de l'autre, leurs poitrines respirant à des rythmes différents.

Au début du printemps, M. Leonard avait vu Linsey et Timmy se tenir la main, assis sur la balancelle de la véranda, comme un couple des années 50 se faisant la cour. Il avait contemplé la façon dont ils entrelaçaient leurs bras et leurs jambes, pour ne plus former qu'un seul corps. Un amour éblouissant irradiait d'eux. Mais ensuite Linsey était triste. Elle se tenait à nouveau assise à la fenêtre en haut de l'escalier, à la manière d'une enfant contrariée.

M. Leonard avait des origines hybrides : son père, célèbre chef d'orchestre juif, était agnostique, et sa mère une catholique non pratiquante. Cette dernière était morte à la suite d'un choc anaphylactique durant un pique-nique, au beau milieu du public étendu sur des couvertures, tandis que

son mari enlaçait passionnément la huitième symphonie de Mahler avec l'orchestre du festival de Tanglewood. Molly Leonard ne s'était jamais fait piquer par une abeille avant ce jour-là. Peut-être s'agissait-il d'une guêpe, ou d'une abeille ordinaire, peut-être l'avait-elle écrasée par inadvertance avec sa cuisse, ou peut-être l'insecte l'avait-il attaquée, surgissant avec une méchanceté gratuite – quoi qu'il en soit, M. Leonard se trouvait à ce moment-là avec une nounou dans le cottage en bois que ses parents avaient loué. Il avait huit ans.

Il nagerait dans le lac Long, boirait une citronnade rose – sa nounou presserait elle-même citrons et pamplemousses – avec beaucoup de sucre au fond du verre strié; mettrait son pyjama en coton bleu ciel – mon petit maestro, l'appelait sa mère –, et mangerait neuf carrés de chocolat au lait Lindt de plus que la ration autorisée, en lisant *Tintin* tandis que sa baby-sitter discuterait au téléphone avec son petit ami, et ferait des nœuds avec le cordon de l'appareil. Il dormirait une nuit supplémentaire, avant d'apprendre le décès de sa mère.

M. Leonard aurait voulu parler à la mère de Linsey – qui n'était plus Mme Hart mais s'appelait à présent Mme Stein. Elle avait suivi à la synagogue réformée un cours pour les non-Juifs ayant épousé un Juif qui ne voulaient pas se convertir mais souhaitaient insuffler un peu de judéité à leur maison (cette idée avait fait réfléchir M. Leonard. De la judéité, comme on cueillerait une brindille d'olivier, comme on presserait sur un vaporisateur pour libérer un parfum de Mitteleuropa, ou mieux encore: un parfum juif allemand, avec des cristaux suspendus aux fenêtres, et des viennoiseries à la figue). Ainsi elle prépara des dîners de shabbat tous les vendredis. Linsey adorait la brioche trescée; M. Leonard le savait car il l'avait vue partager de gros

morceaux avec Timmy sur sa véranda, avant que celui-ci ne soit banni – M. Leonard aurait voulu dire à Mme Stein de ne pas trop pousser sa fille. De la laisser rester avec le garçon : s'il était écrit qu'ils se sépareraient, cela ne manquerait pas d'arriver. Linsey était jeune, mais pas stupide. L'avortement était légal, du moins pour l'instant. Les gosses d'aujourd'hui vivaient ensemble, pour voir s'ils s'emboîtaient comme les pièces d'un puzzle ou s'il valait mieux qu'ils ne partagent que les repas, quelques conversations et peut-être le sexe, mais pas pour le restant de leur vie. Le restant de sa vie, songea M. Leonard, devrait appartenir à Linsey. Sa mère commettait la pire des erreurs en essayant de diriger une soliste, en incitant sa fille à emprunter un chemin qui n'était pas le sien. Il avait toujours entretenu des relations cordiales avec les Hart-Stein. Lorsque ces derniers partaient en vacances, il stockait soigneusement leurs journaux sous le fauteuil à bascule de la véranda, et déposait leur courrier en tas juste derrière la moustiquaire de leur porte, se disant qu'il en faisait sans doute un peu trop, mais qu'il leur rendait service. Ils ne lui avaient jamais demandé de faire quoi que ce soit, mais il savait qu'ils appréciaient le geste. Une fois, il y a belle lurette, lorsque Linsey était encore petite fille et lui professeur, elle avait été envoyée chez lui avec une assiette de brownies, pour le remercier. Elle finissait d'en manger un, qu'elle avait réussi à barboter sous la cellophane, lorsqu'il ouvrit la porte. Il l'avait entendue arriver, mais l'avait laissée sonner.

« C'est pour vous, dit-elle, pour le courrier. »

Il aurait voulu essuyer les miettes au coin de sa bouche, refaire les lacets de ses baskets roses dangereusement défaits.

« Merci », dit-il en ne prenant qu'un brownie, et en lui laissant le reste de l'assiette.

« Non, répliqua Linsey. Ils sont tous pour vous. »

– D'accord, poursuivit-il. Sauf celui-ci, qui est pour toi. » Il retira un autre gâteau de l'assiette, et le lui tendit; il n'en restait plus que trois. Le brownie avait un goût de cacao vaguement métallique, celui d'une préparation toute prête. Pas désagréable.

« C'est toi qui les as faits? »

Linsey mangeait encore. « Mmm, fit-elle.

– Tu veux du lait?

– Je dois rentrer, répondit-elle.

– Je pourrais te donner une leçon », suggéra-t-il, et Linsey parut perplexe, même si elle avait à plusieurs reprises observé le piano à travers la fenêtre incurvée de la tourelle.

« Non, déclara-t-elle, je joue de la flûte. Au revoir. » Elle tourna les talons et partit en courant. M. Leonard la suivit du regard, anxieux, mais elle ne trébucha pas. Les brownies étaient dans une assiette en carton, donc il n'y avait rien à rapporter.

M. Leonard regardait Linsey descendre l'escalier. Elle tenait son léger sac à dos noir en bandoulière sur l'épaule, et elle paraissait petite dans la luminosité matinale. La fermeture éclair de son sac était partiellement ouverte; il imagina le contenu se déversant telle de la nourriture d'une bouche ouverte. Elle s'avança dans la rue; on aurait dit qu'elle attendait quelque chose. Puis elle descendit Sycamore Street, ses baskets ne faisaient presque aucun bruit sur le trottoir. Elle passa devant la maison de M. Leonard, puis disparut.

Tout était calme. Les doigts de M. Leonard effleurèrent les touches sans les enfoncer pendant un moment, puis il s'autorisa à jouer un menuet de Lully, un peu trop doucement, mais avec une grande pureté. Il était près de neuf heures lorsque les jumeaux claquèrent la porte pour se précipiter vers l'autocar qui les mènerait au centre de

loisirs. M. Leonard était en train de jouer un requiem; il eut le sentiment que quelque chose s'achevait. Cody et Toby donnèrent un coup de pied dans la porte à moustiquaire, laissant entrer une bouffée d'air chaud. Une unique feuille jaune tomba du cornouiller devant leur maison. Tandis que les garçons se chamaillaient en se dirigeant vers le car – jambes longues et brunes, un visage fermé, l'autre ouvert –, le mot coincé dans la boîte aux lettres tremblota. Sous l'effet de la brise, le scotch se décolla, et le papier se libéra de la fente. M. Leonard ne le vit pas flotter dans l'air et glisser avec une précision fatale entre deux des lattes du plancher de la véranda. La porte s'ouvrit à nouveau, Mme Stein cria à ses garçons: «Je vous aime! Amusez-vous bien!», et le message tomba dans l'espace obscur entre la base en lattis du sol surélevé et les fondations en béton de la maison.

Par la suite, lorsqu'ils vinrent l'interroger, M. Leonard essaya de se souvenir avec précision de ce matin-là. Il se rappela la missive, mais supposa qu'ils savaient déjà. Beaucoup de choses lui revinrent en mémoire, mais il se contenta de répondre à leurs questions. Le terme «volatilisée» avait déjà franchi le seuil de sa maison comme les gouttes d'eau traversant la moustiquaire lorsqu'il pleuvait. Mais «volatilisée», songea M. Leonard, était somme toute bien relatif. Linsey savait où elle se trouvait, reconnaissait ce qu'elle voyait, comprenait ce qu'elle entendait, et identifiait les saveurs qui effleuraient le bout de sa langue.

Il avait remarqué qu'elle l'avait observé. Ce n'était pas comme s'il pouvait s'empêcher de se comporter ainsi – c'était comme si ce n'était pas vraiment son corps – lorsqu'il était au piano ou à l'intérieur de la musique. M. Leonard savait quelque chose sur Linsey, quelque chose de secret. Mais après tout, lui aussi avait des secrets; il la comprenait, et il ne dirait rien.